

*À qui de droit*¹



Il arrive que la vie, le monde, ait tellement brutalisé une personne que celle-ci obtienne, on ne sait comment, le pouvoir de saisir en retour le monde et le tenir fermement, de mener l'univers par le bout du nez ; il la tenait, à présent c'est elle qui le tient au bout de son bras et peut le faire tourner dans tous les sens, avant de le lancer au loin. Le monde a été retourné et piégé, le destin tout-puissant n'est plus qu'un objet pour la personne qu'il avait frappé. Parmi les grands écrivains, très peu ont obtenu le privilège d'acquérir un tel ascendant et de retourner le temps et la réalité physique comme une crêpe. Un de ceux-là s'appelle Raymond Federman, un écrivain franco-américain âgé de 78 ans, vivant aux États-Unis et que son pays natal, la France, a ignoré pendant presque trente ans.

La littérature de Raymond Federman est indissociable de sa biographie : en 1942, alors qu'il a 14 ans, ses parents et ses soeurs sont arrêtés par la

¹ *À qui de droit*, de Raymond Federman (Traduction de l'anglais (États-Unis) par Nicole Mallet). 2006, Éditions Al Dante, 164 p., 18 €

police française lors de la rafle du Vél d'Hiv et déportés ; il ne les reverra jamais. Il se cache dans Paris puis en province dans une ferme. En 1947 il émigre aux États-Unis. Il travaille à Detroit dans l'industrie automobile, puis il découvre la littérature, s'inscrit à l'université et devient professeur. Il publie son premier roman, *Quitte ou Double*, en 1971, puis une trentaine d'autres dont certains composés directement en français. Aujourd'hui il est traduit dans une douzaine de langues et considéré aux États-Unis comme un auteur classique américain, l'un des rares écrivains vivants enseignés dans les universités. Chez nous en France, Federman apparaît soudain sur les écrans de nos radars en 2003, quand les Éditions Al Dante décident de republier ses ouvrages parus en français de manière confidentielle depuis 1991 et de traduire la totalité de son oeuvre ².

À qui de droit a été écrit en anglais et publié aux États-Unis en 1990. Dans l'oeuvre de Federman il se situe après les premiers livres de forme expérimentale, typographiques et musicaux, et c'est un des premiers ouvrages rédigés en forme classique. Le livre est composé de chapitres datés, comme s'il s'agissait d'un journal adressé par le romancier au lecteur. Voici les premiers mots du roman : « *Écoute... suppose que l'histoire commence ainsi* ». Alors qu'ils avaient dix ans, Sarah et son cousin ont chacun de leur côté échappé à la rafle qui a fait disparaître les parents des deux et les frères de Sarah. Le cousin, qui ne l'a pas revue depuis lors, vient lui rendre visite dans le pays où elle s'est installée trente ans auparavant, un pays qui n'est pas cité (comme ne sont pas cités non plus les États-Unis, ou la France) mais dans lequel le lecteur identifie aisément Israël, décrit comme un pays à la fois merveilleux et hélas sans cesse en guerre, un pays dur mais où si on travaille beaucoup on peut couvrir de fleurs le désert. Tout ce livre est ainsi : la réalité est chargée de sens sans que le lecteur ait l'impression que le romancier ait fait quoi que ce soit. Il y a chez Federman une immanence du sens qui n'est rien d'autre qu'une maîtrise totale de la Littérature.

Précisément, dans ce livre le romancier Federman se montre au travail,

² Parus jusqu'ici aux Éditions Al Dante : *Amer Eldorado 2/001* (2003), *La fourrure de ma tante Rachel* (2003), *Quitte ou Double* (2004), *Mon corps en neuf parties* (2004), *Moinous et Sucette* (2004), *Retour au fumier* (2005). En 1974, Stock avait publié une première version française d'*Amer Eldorado* mais n'a pas suivi l'auteur par la suite.

parlant à la première personne et s'interrogeant au milieu du récit pour savoir comment raconter au mieux les retrouvailles des deux cousins trente ans après. Le livre commence au moment où le cousin venu des États-Unis et allant en Israël est en transit dans un aéroport, à Paris. Il se trouve bloqué pour quelques heures dans la ville qui a vu se dérouler son drame et celui de sa cousine Sarah, et il pense à cette époque lointaine, quand lui et elle ont à peine dix ans et qu'un midi la vie s'arrête, qu'ils sont séparés de leurs parents et échappent à la mort par chance, par hasard, par courage de certains autres : Sarah, parce qu'elle avait été chercher du pain ; le cousin parce que sa mère le cache dans un débarras au moment où la police frappe à la porte. Au passage, Raymond Federman raconte comment, caché dans son débarras et attendant là toute la journée dans le noir, de peur que la police ne revienne, il entend ses voisins de palier forcer la porte de l'appartement et venir piller les biens de la famille ; ces voisins qui n'ont pas protégé ses parents viennent maintenant les voler, ce qui prouve bien que ces gens ont immédiatement su que les parents ne reviendraient jamais ; vérité d'une certaine France.

Sarah essaie d'imaginer ce que seraient devenus ses frères s'ils avaient vécu : ils auraient été les oncles de son fils et ils lui auraient raconté des histoires d'aventures merveilleuses comme en racontent les oncles ; mais il ne lui reste qu'une photographie de ses frères enfants, et son fils n'aura jamais d'oncle, alors elle pense : « *On n'est pas censé se souvenir de ses oncles comme d'enfants morts.* »

Une des scènes les plus fascinantes de ce roman très ambitieux, aux multiples perspectives philosophiques, aux nombreuses figures littéraires novatrices, émouvant sans jamais tomber dans la facilité, c'est le moment où la petite Sarah, qui a été cachée dans une chambre d'hôtel pour échapper à la police française, se voit soudain dans la glace ; ses parents viennent d'être arrêtés, elle a échappé à la raffe, elle a compris le danger et s'est enfuie. Raymond Federman brosse ainsi la scène : « *Comme elle allait prendre un morceau de pain sur la table, elle s'aperçut dans le miroir accroché au mur. Elle tressauta. Elle ne reconnaissait pas la silhouette maigrichonne et le visage échevelé qu'elle voyait dans le grand miroir. Elle eut l'impression qu'une étrangère était avec elle dans la chambre* » . Quand vous vous regardez dans le miroir, qui voyez-vous ? vos parents. S'ils ne sont plus là, vous ne voyez

plus rien.

Le projet littéraire de Federman est d'une ampleur supérieure à ce que certains critiques français ont cru voir jusqu'ici, et on peut le qualifier de "proustien". Ayant débuté par des romans à la langue expérimentale, il s'est orienté vers des livres plus lisibles mais aussi plus structurés en creux. Dans *À qui de droit*, par la voix de son romancier qui parle en *je* entre deux scènes des cousins, il explique tout le mal qu'il pense du roman linéaire et on applaudit à deux mains : « *Tu vois, je suis convaincu que nous devons maintenant dépasser le stade des fables, des petites histoires bien ficelées [...] Et donc il nous faut creuser pour voir où sont ensevelis les mots bruts et les sons fondamentaux de façon à pouvoir finalement décoder le grand silence des profondeurs.* » Précisément, Raymond Federman sait descendre en nous-mêmes, il est le spéléologue du lecteur, il sait concurrencer Blaise Pascal.

Federman est un écrivain classique : il possède une langue faussement gouailleuse et en réalité d'une grande précision, claire et fraîche, capable comme celle d'un Marcel Proust de moduler la perception du passé qu'aura le lecteur, talent très rare. D'ailleurs, lui qu'on avait pris à ses débuts pour un auteur d'avant-garde, lorsqu'il se demande, dans le cours de ce livre, comment écrire un roman, revient à *Jacques le fataliste* et regarde comment opérait le romancier Diderot. Le professeur de littérature contemporaine et l'ami de Samuel Beckett ³ est aussi un grand connaisseur des auteurs du XVIII^e siècle français. Ce livre, par ses interrogations d'écrivain au travail, est donc également le monologue intérieur d'un romancier qui cherche les bons réglages rhétoriques et grammaticaux et une leçon d'écriture romanesque qui répond à cette question fondamentale pour tous les auteurs : comment raconter une histoire de façon à toucher le lecteur ?

Adulte, le cousin de Sarah est devenu sculpteur, il est célèbre dans le monde entier ; on peut y voir une projection de l'écrivain Raymond Federman, également célèbre dans le monde entier. Ce cousin sculpteur nourrit justement des pensées qui pourraient correspondre à l'oeuvre littéraire de Federman, comme celle-ci : « *Dans l'espace qu'elle occupe, une statue donne forme à l'absence.* »

Plus loin, Raymond Federman faisant référence à la Bible, dit du cousin,

³ Raymond Federman publiera en septembre chez le même éditeur *Le livre de Sam*.

parlant aussi sans doute de lui-même romancier : « *Je suis tenté de penser que le cousin est devenu sculpteur, fabricant de statues, pour éviter d'être lui-même transformé en statue [de sel].* » La Littérature devenue plus forte que le monde : voilà la vie dont rêvent tous les écrivains.

Août 2006

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.